

<http://www.dechargelarevue.com/I-D-no-696-L-homme-qui-n-a-pas.html>



# I.D n° 696 : L'homme qui n'a pas peur des mots

- Le Magnum - Les I.D -

Date de mise en ligne : mercredi 21 juin 2017

---

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

---

**Pourquoi le cacher : j'ai bien failli renoncer à vous parler des derniers écrits de Thomas Vinau** : mieux vaut se taire parfois que de brûler ce qu'hier on adorait (encore que ce terme, dont j'use pour respecter le diction, ne rende pas au mieux le plaisir que je prends la plupart du temps et depuis les premières plaquettes - sans vouloir m'en vanter - aux publications de ce poète, fort coté désormais, raison supplémentaire pour serrer davantage la critique) : *Collection de sombreros ?* (Rougier éd.) m'avait franchement déçu [1] (j'avais même, pour l'article que je n'écrirai pas, un titre auquel il était difficile de résister : *les sombreros sont fatigués*), déception d'autant plus difficile à avouer que le livre paraissait dans la collection *Poésie & Peinture*, qu'avait si heureusement inauguré *Dernières nouvelles d'Ulysse* de Werner Lambersy (voir I.D n° 564).

Allons, tout est oublié, notre héros s'est racheté : je viens de lire *Il y a des monstres qui sont très bons* [2], au Castor astral. L'écriture de ce poète avance sur un fil, se fondait jusqu'à présent sur l'anecdote ou l'anicroche qui peut pimenter le banal du quotidien, cultivant la désinvolture, à la manière d'un Autin-Grenier, référence majeure en la matière, pour se jouer du lourd et du tragique, - désinvolture qui tourne à la nonchalance dès lors que l'écriture perd de son intensité pour rapporter les riens de la vie. Desquels, dans *Il y a des monstres*, Thomas Vinau tend à se détourner au profit d'un imaginaire, pour laisser courir et jouer les mots en liberté. Comme si les menues satisfactions qu'apporte la vie en marge, - vie qu'il célébrait encore à travers l'ouvrage hagiographique des 76 *clochards célestes ou presque* ( lire l'I.D n° 637) - s'étaient affadies et que l'imaginaire devenait le dernier refuge. Il est le raconteur, pour emprunter un titre de poème, - *l'homme qui n'a pas peur des mots*.

Dix poèmes assez longs, de 2 à 6 pages, de sujets et de formes variés, constituent le recueil, dont il est difficile de trouver un centre de gravité, mais qui mettent en valeur l'inventivité de l'auteur, qui use aussi bien du vers libre, justifié au centre, pour les premiers textes que de la prose réaliste et d'un misérabilisme pittoresque dans *Eux*, avant de faire alterner l'une et l'autre forme dans *La neige a bu la lumière*. Extrait :

Des êtres vivent dans ce pays. Leur peau est recouverte d'ombre. On voit partout leurs yeux, jamais leurs visages. Ils sont comme des fleurs froides. Ils mangent le verre brisé , éparpillé, d'un soleil qu'ils ne perçoivent pas. Des bribes de leur langue inconnue me sont parfois portées par les souffles de glace. Chants d'oiseaux déréglés. A l'intérieur, le blanc du paysage est comme un feu calme. Mais dehors, son rire déchire les figures. Des gens s'aiment ici, se parlent, s'embrassent. Je ne sais pas comment ils font. Mais leurs forces sourdent à travers les glaces. Je sens palpiter l'obscurité chaude de leur sang.

Il n'y a pas d'horizon  
Les nuages dessinent  
Des tigres sauvages

Variété des tons : *L'ours*, qui ouvre le recueil, est bon enfant (jusqu'à dire qu'on pourrait le proposer, tout ou partie, aux jeunes lecteurs) à l'opposé de *La barque*, cauchemardesque, qui révèle un Vinau noir, inattendu. La plupart des textes donne à entendre une parole oraculaire, qui énonce les mystères du monde, à la poursuite desquels le poète est en quête, seul ou en groupe. *Mon ombre et l'ombre du chien / on avance*, dit un poème : et le suivant (*La horde*) : *nous avançons (en poussière/ en volutes / en cascade /en lumière )*. A son tour, *La neige a bu la lumière* témoigne de cette poésie nomade : *Nous allons tous / dans la même / direction*. Mais avancent-ils vraiment ? Où conduit cette marche ? Ne faut-il en conclure que le mouvement importe davantage que la destination ?

Il y a des traces de pieds dans la brume. Là où le peuple piétine, je m'arrête. De la boue et du sang. Des cendres et de l'urine. Quand les flocons se cachent, nous retrouvons la géographie de nos souillures. Et c'est comme de rentrer chez soi.

*Post-scriptum :*

**Repères : Thomas Vinau** : *Il y a des monstres qui sont très bons* (Le Castor Astral). 82 p. 12Euros.

Du même auteur : *Collection de sombreros ?* Rougier éd. 66 p. 18Euros.

A propos de *76 Clochards célestes ou presque* (Le Castor Astral) : Lire l'I.D n° [637](#) : *Saints et martyrs de la marge artistique*.

**Dossier Thomas Vinau** dans *Décharge* [157](#) : établi par Georges Cathalo. Contributions de Pierre Autin-Grenier, Jean-Claude Pirotte, François De Cornière. Et Thomas Vinau a participé à l'hommage rendu à Pierre Autin-Grenier (*Décharge* [162](#)), a écrit la préface du *polder* [159](#) : *Danse de Saint-Gilles*, précédé de *Minéra*, de Grégoire Damon.

**Dernière minute** : in *Décharge* [174](#) : La chronique d'Antoine Emaz : *Ne restez pas seul(e) ce soir*, est fort à propos consacrée aux dernières productions de Thomas Vinau (et de Roger Lahu, qui plus est). Ajoutons la *dia* de Jacmo à propos de *Collection de sombreros ?*.

---

[1] Mais on lit, à propos de ce livre, une critique plus positive de Jacmo dans le tout neuf *Décharge* 174, p. 126 : « Ce sont des éclats de vie. (...) Rien n'est compliqué, tout est quotidien et nôtre ».

[2] Reconnaître dans ce titre un emprunt à un poème de Guillevic.